

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

# ESSAI

D'UNE TRADUCTION

## DES SÉANCES DE HARIRI,

PRÉCÉDÉ DE QUELQUES OBSERVATIONS  
SUR LA POÉSIE ARABE,

PAR M. S. MUNK.

*K* Késsim ibn <sup>†</sup>Ali ibn Muḥammad  
ibn <sup>†</sup>Uthmān  
Al Hariri



---

---

# ESSAI

D'UNE TRADUCTION

## DES SÉANCES DE HARIRI

PRÉCÉDÉ DE QUELQUES OBSERVATIONS

SUR LA POÉSIE ARABE.

---

En offrant à des lecteurs français quelques échantillons d'un des plus célèbres écrivains arabes, dont le nom, au moyen âge, retentissait depuis les frontières de la Perse jusqu'aux colonnes d'Hercule, et dont les poésies faisaient les délices des beaux esprits de l'Orient et de l'Occident, je ne me cache pas tout ce qu'un semblable essai a de téméraire et de présomptueux; car les formes dont ce poète a revêtu ses compositions spirituelles, et qui ont tant de charme dans la langue originale, ne sont que trop étrangères aux habitudes de notre goût, et j'ai besoin de réclamer l'indulgence du lecteur pour cette fleur orientale transplantée sur le sol européen.

Parmi les gens du monde, à qui cet essai est particulièrement destiné, il n'y en aura peut-être qu'un petit nombre qui connaissent le nom de Hariri, et, pour leur parler convenablement de cet écrivain; je

suis obligé de remonter plus haut dans l'histoire de la poésie arabe.

On se forme ordinairement, dans le monde, une idée peu exacte de l'ancienne poésie arabe; on croit retrouver là l'Orient avec son imagination ardente, ses images hardies et ses hyperboles. Loin de là, la poésie arabe, avant Mahomet, pèche par le défaut contraire. Elle est souvent d'une simplicité monotone comme les sables du désert; on n'y rencontre presque jamais de ces idées élevées qui exaltent l'âme, de ces sentiments nobles qui touchent le cœur. On est tout d'abord étonné quand on met les chants des Arabes à côté de la Bible; on se demande comment deux peuples issus de la même souche, habitant le même climat, environnés de la même nature, et dont les langues ont tant d'analogie, ont pu être, l'un si éminemment poétique, l'autre totalement abandonné de la muse. Quelles que soient vos croyances, que vous regardiez la Bible comme une révélation divine, ou que vous la lisiez comme un livre profane, si vos préjugés n'ont pas été assez forts pour étouffer dans votre cœur la dernière étincelle de sentiment poétique, vous ne serez pas indifférent aux beautés du chantre de Sion.

Chez aucun peuple la poésie lyrique ne s'est élevée à la hauteur des psaumes et des prophètes; mais tandis que les prophètes font retentir leur voix éloquente, qu'ils inspirent à ceux qui les entourent une sainte terreur par la sévère vérité avec laquelle ils dépeignent le vice, la plus douce espérance par leurs touchantes

consolations, l'Arabie est encore dans un profond sommeil; aucun souffle de poésie ne pénètre dans la tente du Bédouin, ni dans les palais brillants d'or et de pierres précieuses et embaumés des parfums les plus exquis. Plus de dix siècles avaient passé sur les tombeaux des prophètes lorsque l'Arabe fit retentir les premiers sons de ses chants monotones. Mais cette différence entre les Hébreux et les Arabes s'explique facilement : c'est que ces derniers manquaient non seulement de la grande idée qui inspirait le poète hébreu, mais en général de presque tous les éléments de la poésie. La religion des anciens Arabes, le sabéisme, était trop peu polythéiste pour fournir à une riche mythologie; elle était trop païenne pour pouvoir inspirer les sentiments élevés que nous admirons tant dans les psaumes. Les Arabes, avant Mahomet, n'ont jamais joué un grand rôle dans l'histoire; il ne s'est conservé chez eux aucune tradition de héros fabuleux, ou de quelque événement mémorable de l'antiquité. Deux choses s'opposaient à ce que l'amour inspirât à l'Arabe ces sentiments nobles et cette mélancolie qui en forment toute la poésie : la dégradation de la femme, et le manque de sensibilité dont leurs anciens poètes se font gloire : « On pleure sur nous, » dit l'un d'entre eux, « mais nous ne pleurons sur personne, car nous avons le cœur plus dur que les chameaux <sup>1</sup>. » Et comment avoir une poésie sans re-

<sup>1</sup> *Hamasa*, pag. 292. Le commentateur Tebrizi observe que les anciens Arabes se vantaient d'être durs, et que c'était chez eux une chose honteuse que de verser des larmes.

ligion, sans amour, sans mythologie, sans histoire? ... Ce n'est que peu de temps avant Mahomet que les Arabes commencent à sortir de leur léthargie. Un grand événement se prépare pour les peuples arabes; cet événement ne peut être regardé comme un simple hasard; il doit avoir son fondement dans le besoin de l'époque, dans le besoin qu'éprouvaient ces peuples de tourner enfin leur pensée vers quelque chose de plus noble que les querelles des tribus et les vengeances. Ce besoin se fait sentir vaguement, mais les Arabes ne possèdent pas les moyens de le satisfaire; il faut attendre que des secours viennent du dehors: ils leur seront offerts par la religion. Le judaïsme et le christianisme viennent enfin leur ouvrir un nouveau monde d'idées et de sensations; et la voix des prophètes, après tant de siècles, trouvera enfin quelque retentissement parmi les nomades du désert. En attendant, le vague désir d'élever son âme, d'ennoblir ses passions, donne à l'Arabe quelques éclairs d'enthousiasme; il a quelques élans poétiques, mais qui ne peuvent pourtant l'entraîner hors du cercle étroit de ses idées. Un beau chameau, un noble coursier, une lance droite, une flèche rapide, une épée étincelante, quelquefois une belle femme: voilà à peu près tous les objets qu'il sait décorer. L'hospitalité, voilà toute sa vertu; la vengeance, voilà toute sa passion; la valeur, voilà sa gloire. Ce sont là les idées que vous voyez se reproduire sans cesse dans les poèmes qui précèdent l'arrivée de Mahomet, et que l'on peut regarder comme les précurseurs du Coran.

La plupart des chants arabes roulent sur la valeur ; mais la valeur, pour être noble, a besoin d'une noble cause. Or ce qui l'ennoblit le plus, le patriotisme, est une vertu entièrement inconnue aux anciens Arabes. La patrie de l'Arabe, c'est sa tente ; sa famille, sa tribu : les différentes tribus s'entretenant quelquefois pour la plus petite chose, et la victoire remportée dans une expédition de pillage est le digne sujet de leurs chants de guerre. Peu leur importe que la victoire soit noble par elle-même, ils ne célèbrent point la valeur comme vertu ; elle n'est pour leur insupportable orgueil qu'une occasion de sèche vanterie. Cette observation n'a pu échapper au plus profond penseur des Arabes, l'immortel Abou'l-Walid' ibn-Hoschd :

Averroes che 'l gran commento feo,

dans son commentaire sur la poétique d'Aristote, s'exprime ainsi au sujet de la poésie arabe : « Les chants arabes, comme le dit Abou-Nasr<sup>1</sup>, ne traitent, en grande partie, que de choses lascives ; car le genre qu'ils appellent érotique n'est qu'une excitation au vice. On devrait donc en écarter les jeunes gens et ne leur laisser lire que ceux où l'on encourage à la valeur et à la gloire ; car les Arabes n'ont célébré dans leurs poèmes que ces deux vertus, *quoique au fond ils n'en parlent pas pour encourager les autres, mais seulement par manière de vanterie.* »

Des sentiments plus élevés animent quelques-uns de ces poètes, qui eurent l'honneur de voir leurs

<sup>1</sup> C'est le philosophe Abou-Nasr al-Farabi.

poèmes affichés à la porte du temple de la Mecque. Ils ont des accents pour un amour plus noble que celui dont parle Averroès; çà et là ils offrent des traces de vertus bien au-dessus de l'égoïsme de leurs contemporains. Lebid, l'un des plus célèbres parmi eux, vit paraître le prophète qui, au nom du Dieu unique, annonça aux peuples effrayés le grand jour du jugement.

« Ceux, dit Mahomet, qui ont abandonné la direc-  
 « tion; pour prendre en échange l'erreur, n'ont tiré  
 « aucun profit de ce commerce et n'ont pas été bien  
 « guidés. Ils ressemblent à ceux qui se sont efforés  
 « d'allumer un feu, et lorsqu'il faisait clair autour  
 « d'eux, Dieu leur a enlevé la lumière et les a laissés  
 « dans les ténèbres, où ils ne distinguaient plus rien;  
 « ils sont sourds, muets et aveugles, et ne trouvent  
 « plus de retour. Ou bien ils se sont trouvés comme  
 « dans un orage du ciel qui renferme les ténèbres, le  
 « tonnerre et la foudre, et au mugissement du ton-  
 « nerre ils mettaient les doigts dans les oreilles, crai-  
 « gnant de mourir; — mais la divinité entoure les  
 « incrédules. Souvent la foudre était près de leur en-  
 « lever la vue; lorsque brillait l'éclair ils faisaient quel-  
 « ques pas, mais subitement ils s'arrêtaient, enveloppés  
 « de ténèbres. Il dépendait de Dieu de leur ravir l'ouïe  
 « et la vue; car Allah est grand et tout-puissant. »  
 Lorsque Lebid eut entendu ces paroles de tonnerre,  
 il brisa sa lyre et *se résigna*<sup>1</sup>; car certes il y avait là

<sup>1</sup> Le verbe arabe *aslama* (à l'infinif *islama*) veut dire *soumettre, résigner*; de là *se résigner à la volonté de Dieu*. Au participe on

quelque chose de plus sublime que les querelles et le talion, ou même les regrets d'un amant trahi par une infidèle.

Malheureusement le Coran, qui ne devait être que le berceau de la poésie arabe, en devint en même temps le tombeau. Mahomet, non content d'être grand prophète et grand roi, ambitionnait aussi la gloire de grand poète. Il défia cent fois ses contemporains de produire quelque chose qui ressemblât à ses versets, et certes il pouvait avec raison leur porter ce défi. Mais on reçut comme article de foi qu'on ne pouvait mieux faire que le Coran, et ce livre, où il y avait de quoi produire un Dante, un Milton, paralysa le génie au moment même où il commença à s'éveiller et à sentir ses forces.

La Perse, il est vrai, a produit de grands poètes malgré le Coran; mais la différence est très-notable entre les Arabes et les Persans. Chez ces derniers il existait une civilisation ancienne que le glaive dévastateur de l'islamisme n'a pu extirper; la religion de Mahomet a pu modifier le génie poétique des Persans et lui donner une nouvelle direction, mais il n'a pu le tuer. Chez les Arabes, au contraire, le Coran devait éveiller le génie et créer des poètes; mais avant

dit *moslim*. De là viennent les mots *musulman* (homme résigné), et *islamisme* (résignation). Lébid, dit-on, n'a fait que ce seul vers après sa conversion : « Grâces soient rendues à Dieu de ce que l'heure de mon trépas n'est point arrivée avant que je me fusse revêtu du manteau de l'islamisme. » Voyez *Calila et Dimna*, ou *Fables de Bidpai* suivies de la *moallaka de Lébid*, par M. Silvestre de Sacy, pag. 122.

qu'on eût le temps de se pénétrer de ce qu'il y avait de poétique dans l'Islam, le dogme prévalut, et la lettre tua le génie. Les poètes persans ont souvent allié la poésie du Coran et ses légendes à la riche imagination de la Perse, et ils ont produit des chefs-d'œuvre; mais aucun des versificateurs arabes ne peut se mesurer avec les Firdousi, les Djami, les Hafiz, et si quelques écrivains ont prodigué le nom de *grand poète* à l'ampoulé, à l'orgueilleux Moténabbi, celui-ci a trouvé, parmi les Arabes eux-mêmes, des critiques sévères qui refusaient de lui reconnaître même un talent médiocre. En effet il a les défauts des anciens poètes arabes sans avoir leur simplicité.

Sous le khalifat d'Almansour, le besoin matériel, et non pas le goût, porta les Arabes vers les sciences de la Grèce. Les chefs-d'œuvre des poètes classiques leur restaient inconnus; on fit traduire du grec en syriaque, et du syriaque en arabe, une foule de livres scientifiques, et ce furent surtout les œuvres d'Aristote qui devinrent le foyer d'une nouvelle civilisation parmi les Arabes. On les commentait, on tâchait de les mettre d'accord avec le Coran, et une tendance analogue à celle du scolasticisme se manifesta dès lors dans l'esprit des Arabes. Cette tendance n'était pas propre à donner de l'essor à la poésie, et bientôt la science grammaticale, poussée à un excès de subtilité et de sécheresse dont un Européen peut difficilement se former une idée, acheva de tout prosaïfier et de noyer dans des commentaires prolixes et sans goût les véritables

beautés poétiques, déjà si rares chez les anciens Arabes<sup>1</sup>.

Le scalpel des grammairiens se mit aussi à analyser les beautés extérieures des anciennes poésies. Si chez les Grecs tout ce qui a trait à la poésie est un don d'Apollon et des Muses, il n'en est pas ainsi chez les Arabes. Dans leurs rythmes on ne trouve pas la musique des vers grecs et romains; excepté deux ou trois au plus, ces rythmes n'ont rien d'harmonieux pour l'oreille. Aussi fallut-il à Khalil ben-Ahmed, inventeur de l'art métrique, un singulier hasard pour lui faire découvrir la prosodie des vers anciens. L'anecdote que l'on raconte à ce sujet est trop caractéristique, tant pour la prosodie arabe elle-même que pour l'esprit des grammairiens, pour que l'on ne me permette pas de la citer ici: Khalil se promenait un jour dans la rue des Foulons, à Basra; les battements des fouloirs frappèrent ses oreilles par leur cadence variée; il entendit dans une maison *dak*, dans une autre *dak dak*, dans une troisième *dakak dakak*. Tout rempli de cette douce harmonie, Khalil rentra chez lui et trouva..... la prosodie arabe<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Le commentaire de Zouzeni sur les sept Moallakât fait ici une honorable exception, et mérite d'être signalé à cause de sa lucidité et de sa concision.

<sup>2</sup> Voyez le commentaire sur les Séances de Hariri, pag. 451. La connaissance de la prosodie est absolument nécessaire pour l'intelligence des vers arabes, et les orientalistes doivent savoir gré à M. Silvestre de Sacy d'avoir traité cette matière, dans la nouvelle édition de sa grammaire arabe, avec la clarté et la précision qu'on lui connaît. L'écrit du célèbre orientaliste, qui porte le titre

Le goût se corrompait de plus en plus; la rime, que l'on trouve déjà dans les poésies anciennes et dans le Coran, commença à jouer un très-grand rôle dans les compositions des Arabes; elle devint presque indispensable, même pour la prose; tout écrivain qui se piquait d'élégance ne pouvait se dispenser d'écrire au moins la préface de son ouvrage en prose rimée; mais on alla jusqu'à employer cette manière d'écrire dans des ouvrages d'histoire, qu'on rimait d'un bout à l'autre.

Bientôt on ne se contenta plus de la rime, qui était devenue trop commune et qu'on commençait à trouver monotone. Les écrivains élégants tâchaient donc de donner à leur style un nouveau charme par toutes sortes d'allitérations, d'assonances, de jeux de mots, etc. Ainsi de la corruption du goût naquit chez les Arabes un nouveau genre de poésie, une espèce de prose rythmique, qui, bien exécutée, avait le plus grand charme pour l'oreille. Cette prose se composait de petits membres rimés et consonnants; et souvent le parallélisme des différents membres va si loin que chaque mot de l'un trouve sa rime ou sa consonnance dans un mot de l'autre, comme par exemple dans la première makama :

Il cadencait avec harmonie ses idées précieuses ;

Il annonçait à la compagnie des pensées sérieuses.

modeste de *Traité élémentaire de la prosodie et de l'art métrique des Arabes*, renferme tout ce qu'il est nécessaire d'en savoir, et tout ce qui est digne d'être su.

Et dans la troisième :

Et lorsque nous engageâmes d'aimables conversations,  
 Et que nous nous égayâmes par d'agréables improvisations.  
 En jouissant des attraits d'une gracieuse éloquence,  
 Et en bannissant les traits de la hideuse médisance.

Dans une langue aussi riche en mots que la langue arabe, et dont les formes grammaticales offrent assez de facilité pour la rime et la consonnance, cette prose rimée est plus facile que dans aucune autre langue, et il n'en est aucune où il soit aussi aisé de faire un long discours sans rien dire, en répétant toujours la même idée par d'autres paroles. Aussi la plupart de ces compositions rythmiques n'ont de mérite que dans la forme; le contenu est souvent frivole et même absurde. Nous devons donc d'autant plus admirer un poète qui, en donnant à ses compositions les formes les plus gracieuses, a su en même temps ennoblir ces formes par un esprit pétillant, par une imagination vive, et qui, dans un chef-d'œuvre d'éloquence, a tracé le plus grand, le plus riche tableau des mœurs de son siècle et de la sphère intellectuelle de ses contemporains. Ce vaste génie, c'est Abou-Mohammed al-Kasem al-Hariri, qui, par ses Makâmât ou séances, a acquis le plus juste titre à l'immortalité.

Le mouvement intellectuel imprimé aux Arabes par l'étude des sciences et de la philosophie des Grecs, en fit, comme l'on sait, le peuple le plus civilisé du moyen âge. Le besoin de s'instruire alla toujours croissant; on établit des universités, des académies; il se

forma des sociétés savantes, et rien, à ce qu'il paraît, ne fut plus fréquent que ces réunions littéraires, où le bel esprit faisait briller son talent par des improvisations spirituelles, par des nouvelles amusantes et par des tours de génie de tout genre. Une semblable réunion s'appelait *medjlis* ou *makama*, et ce dernier nom a été donné aux nouvelles mêmes qu'on y racontait. Plusieurs poètes composèrent des nouvelles sous le titre de *mâkâmat*; un des plus célèbres fut Hamadani, surnommé *Bedi al-Zemân* (le prodige du siècle), qui en composa jusqu'à quatre cents; mais, s'il faut en juger par les extraits publiés par MM. Silvestre de Sacy et Grangeret de Lagrange, les séances de Hamadani sont bien inférieures à celles de Hariri. Il y a dans le style du premier beaucoup moins d'art, et ses personnages manquent tout à fait de ce que Hariri a su donner aux siens de spirituel, de piquant et d'original. C'est donc une trop grande modestie, lorsque ce dernier, dans sa préface, s'appelle lui-même un *boiteux*, qui ne saurait atteindre le *robuste* (Hamadani). Aussi l'ouvrage de Hamadani a-t-il été entièrement négligé par les savants arabes, tandis que celui de Hariri a trouvé une foule de commentateurs.

De Basra, où florissait Hariri, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, son nom s'était répandu jusqu'en Espagne, et il pénétra dans les écoles des rabbins, qui prenaient alors une part si active aux études des musulmans. Un rabbin espagnol du XIII<sup>e</sup> siècle, Yéhouda al-Harizi, qui, après avoir traduit en hébreu les séances de Ha-

Il mourut l'an 516 de l'hégire, vers 1122 de l'ère chrétienne.

riri, composa un ouvrage du même genre sous le titre de *Thakkémont*<sup>1</sup>, fait, dans la préface de ce dernier ouvrage, un éloge pompeux du poète arabe, où il dit entre autres choses, en jouant sur les mots : « Le poète « le plus célèbre est *Hariri*, et tout poète autre que « lui est *ariri*<sup>2</sup>. »

Telle était l'admiration que l'on portait alors à ce poète dans tous les pays musulmans, et ce qui en fait le plus grand éloge parmi nous, c'est que notre premier orientaliste lui a consacré des veilles si précieuses aux lettres, et en a publié une brillante édition, qui, non-seulement par l'excellent commentaire arabe plein de goût qui y accompagne le texte des séances, mais aussi par la beauté de l'exécution, restera toujours un des plus beaux monuments des études orientales en Europe. Pour les détails sur la vie de *Hariri*, je renvoie le lecteur à l'article extrait du Dictionnaire biographique d'Ibn-Khallican, et publié par M. Silvestre de Sacy, en arabe et en français, à la tête de son édition des *Séances de Hariri*, et en français seulement dans sa *Chrestomathie arabe* (tom. III, pag. 179 et suiv.).

Il me reste à ajouter quelques mots sur les séances. Il faut qu'en les lisant nous nous transportions dans une réunion d'hommes de lettres arabes, où un certain *Hareth ben-Hammâm*, espèce d'aventurier qui a parcouru tous les pays, raconte les aventures qu'il a

<sup>1</sup> Voyez sur cet ouvrage la notice de M. Silvestre de Sacy, insérée dans le *Journal asiatique*, mois d'octobre 1833.

<sup>2</sup> *Ariri* (أريري), en hébreu, veut dire *sans enfants, stérile*.

eues avec Abou-Zéid, aventurier comme lui, mais beaucoup plus instruit et surtout plus spirituel. Partout Hareth rencontre le jovial Abou-Zéid de Saroudj, avec lequel il se lie d'une intime amitié, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit souvent dupe lui-même de ses ruses inépuisables. Saroudji, le spirituel Protée, embrasse toutes les carrières de la vie, ou plutôt il n'en embrasse aucune, mais il joue à merveille tous les rôles. Partout il excite l'admiration, chacun lui ouvre son cœur, et, qui plus est, sa bourse, car c'est là le but principal d'Abou-Zéid, qui n'a jamais le sou, et qui pourtant aime la bonne chère. Par ses talents distingués il aurait pu souvent faire fortune et être élevé à de hautes places, mais il ne peut se résoudre à s'arrêter nulle part; il n'est heureux que dans la vie vagabonde, couvert de haillons et tenant dans sa main le bâton de pèlerinage. Tantôt nous le rencontrons comme prédicateur; ses sermons font verser des larmes, et lui pourtant, dans son intérieur, se rit des préceptes religieux. Tantôt il est plaideur, et il se trouve alors qu'il s'est entendu avec son adversaire pour duper le juge. Ici il est mendiant, boiteux ou aveugle; là maître d'école, improvisateur ou médecin. Partout il rançonne les gens; l'état de mendiant lui paraît le meilleur que l'on puisse choisir, et c'est cet état que vers la fin de ses jours il recommande vivement à son fils. Enfin, lorsqu'il sent approcher le terme de sa vie aventurière, il se convertit sincèrement, il se retire à Saroudj, sa ville natale, et là, solitaire et adonné aux pratiques religieuses, il attend

son heure suprême. Ici Hareth le voit pour la dernière fois, et les deux amis, avec un sincère attendrissement, se disent les derniers adieux. C'est là le canevas sur lequel Hariri a composé ses cinquante séances.

S'il était permis de trouver une allégorie dans le personnage d'Abou-Zéid, je croirais que c'est le génie arabe personnifié. Abou-Zéid résume en lui ce génie avec ses tendances variées, avec ses formes multipliées; l'empire du monde lui appartient; il est partout, et ne trouve pas de bornes à l'étendue de sa domination. Ce vaste génie réunit en lui toutes les qualités intellectuelles, il a cultivé tous les arts et toutes les sciences; mais le vrai repos, la vraie consolation, il ne les trouve enfin que dans la résignation de l'Islam.

Plusieurs des séances de Hariri ont été traduites en français: deux par M. Silvestre de Sacy, dans sa *Chrestomathie arabe*, et quelques autres dans les *Mines de l'Orient* et le *Journal asiatique*.

J'ai voulu essayer de donner au lecteur français un échantillon du style de Hariri, en suivant l'exemple donné par le rabbin Harizi, dans sa traduction hébraïque; et par M. Frédéric Rückert, dans ses *Métamorphoses d'Abou-Zéid*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Die Verwandlungen des Ebn-Seid von Serug oder die Makamen des Hariri. 1 vol. in-8°. M. Rückert avait sur moi, non-seulement l'avantage d'un grand talent, mais aussi celui d'écrire dans une langue plus riche, et qui se prête davantage à cette sorte de compositions. Néanmoins il a dû çà et là se permettre des expressions un peu forcées et des licences dans les rimes. Sous ce rapport, il m'a fallu suivre son exemple; mais je n'ai eu ni l'habileté,

Le premier essai de ce genre fait en langue française pourra servir au moins à appeler l'attention des littérateurs sur le poète qui fut le plus grand dans le seul genre de poésie où les Arabes aient excellé. J'ai tâché d'imiter fidèlement la forme de l'original arabe. Cette forme consiste en une prose rimée, telle que je l'ai décrite plus haut, et qui est entremêlée de vers, où l'on retrouve en général toutes les particularités des anciens poèmes arabes; ce sont des pièces de vers qui ont d'un bout à l'autre la même rime. Ordinairement ces poèmes, appelés *kacida*, se divisent par *béits*, ou distiques, et la rime ne se trouve qu'à la fin de chaque *béit*; mais quelquefois, et chez Hariri bien souvent, la rime se retrouve à chaque vers; et les grammairiens prétendent que dans ces vers, qu'ils appellent *meschtour*, il y a suppression d'un hémistiche entier. Les deux morceaux de la troisième *makama* sont de ce genre. J'ai tâché autant que possible de rendre vers par vers, et ma traduction n'en a ni plus ni moins que l'original. Ces vers sont presque toujours inférieurs à la prose; et en général peu poétiques; on y remarque plutôt des tours de force et des difficultés vaincues que de l'inspiration.

Le style des Mille et une Nuits a souvent de l'analogie avec celui des Séances; mais en général il est moins recherché, la rime et le parallélisme y sont moins fréquents et d'autant plus agréables lorsqu'ils se trouvent. On ne voit point dans ces ouvrages ni même le désir d'*embellir* les vers arabes, comme l'a trop souvent fait l'ingénieux traducteur allemand.

se présentent. La traduction de Galland, quel que soit son mérite, ne peut donner qu'une idée imparfaite de l'original; et s'il est vrai qu'il s'y trouve des passages qu'il serait impossible de reproduire dans une traduction, des passages qui auraient fait rougir la chaste société du Décaméron, il y a d'un autre côté maint trait caractéristique que Galland a effacé sans nécessité, et on y trouve de très-jolis vers dont la traduction française n'offre aucune trace.

Si les morceaux qu'on va lire sont accueillis avec faveur, je me propose de publier un choix des Séances de Hariri et de traduire aussi de l'hébreu quelques séances du Thahkémoni du rabbin al-Harizi.

## PREMIÈRE MAKAMA.

### LE PRÉDICATEUR.

Harethi ben-Hammâm raconta :

Forcé par la misère — de visiter une terre étrangère, — je préparai le bâton du voyage — et je me séparai des compagnons de mon âge; — et voilà que le sort me mène — à Sanaa, dans le Yemène. — En y entrant, je vis dépouillée ma valise; — pas de souliers ni de chemise, — pas un sou à cacher dans ma poche, — rien à mâcher dans ma sacoche. — Je parcourus les rues comme un homme qui flâne — je volai par les allées comme un oiseau qui plane. — Sur les marchés ennuyeux — je cherchai des yeux — un

homme généreux — pour lui ouvrir ma visière — et  
 découvrir ma misère, — ou un homme bien élevé  
 dont le sourire aimable pût délasser mon cœur — et  
 le dire agréable effacer ma douleur. — Enfin, au bout  
 de ma course, — je cherchai une ressource — dans  
 des demandes d'adresses — faites avec politesses. —  
 Avec ce moyen, — je parvins enfin, — par une gé-  
 néreuse indication, — à une nombreuse réunion, —  
 où je vis prendre des armes, — et répandre des  
 larmes. — Je coudoyai de tout côté pour pénétrer  
 dans ce mystère, — pour connaître la chose entière,  
 — la cause des larmes amères; — et je vis au milieu  
 un personnage — dans l'appareil du pèlerinage. — Il  
 avait la stature chétive et maigre, — la voix plaintive  
 et aigre; — il cadencait avec harmonie ses idées pré-  
 cieuses; — il annonçait à la compagnie des pensées sé-  
 rieuses. — Et autour de lui la foule bourdonnait — et  
 l'environnait, — comme le halo entoure l'astre de la  
 nuit — et le calice le fruit. — Et sans bruit — de lui  
 je m'approche — pour écouter ses reproches — et  
 pour ramasser avec attention — une parole de son  
 sermon, — une perle de sa leçon. — Et voici ce qu'il  
 dit avec vigueur et articulation, — avec ardeur et  
 gesticulation, — dans la chaleur de l'improvisation :  
 « O toi qui t'oublies — dans les joies et les folies ;  
 « — qui flânes, — qui te pavanes — dans l'appareil —  
 « de l'orgueil, — qui t'emportes dans ta stupidité, —  
 « qui te portes vers des futilités; — jusqu'à quand  
 « répéteras-tu tes erreurs — et te repaîtras-tu de tes  
 « horreurs? — Jusqu'à quand veux-tu t'adonner à tes

« forfanteries — et ne pas abandonner tes plaisante-  
 « ries, — braver par ton allure — le maître de ta che-  
 « velure<sup>1</sup>, — irriter par ta conduite indiscreète — celui  
 « qui connaît tes voies secrètes, — te dérober à la vue  
 « de ton prochain, — tandis que tu es vu de ton gar-  
 « dien, — cacher à l'esclave ton chemin, — et rien  
 « n'est caché à ton souverain? — Crois-tu que ton en-  
 « tourage te servira — quand l'heure du voyage arri-  
 « vera? — que ta possession te gardera — quand ton  
 « action te perdra? — que ton regret te débrouillera  
 « — quand ton pied s'embrouillera? — que ta famille  
 « te surveillera — quand le cercueil t'accueillera? —  
 « As-tu marché dans le chemin de la raison? — as-tu  
 « cherché le moyen de ta guérison? — as-tu émoussé  
 « l'aiguillon de la rébellion? — as-tu repoussé le tour-  
 « billon de ta passion? — Quand l'heure malheureuse  
 « arrivera, — quelle œuvre pieuse te survivra? —  
 « Quand ta tête blanche te l'annoncera, — qu'est-ce  
 « que tu avanceras? — Quand dans la tombe tu repo-  
 « seras, — qu'est-ce que tu opposeras — aux questions  
 « qu'on te posera<sup>2</sup>? — Quand devant Dieu tu plaide-

<sup>1</sup> Littéralement *le maître ou le roi de ton toupet*. C'est une allusion à un verset du Coran (ch. xcvi, v. 15), où Dieu dit : « Certes s'il ne s'abstient pas (du péché), nous l'entraînerons par le toupet » (dans l'enfer). »

<sup>2</sup> Selon la croyance des musulmans, le défunt, immédiatement après la sépulture et avant de se présenter devant le juge suprême, subit un interrogatoire de la part de deux anges terribles de figure et de voix, et, appelés Monkir et Nakir. Après avoir fait rentrer l'âme dans le corps, ils adressent au défunt les questions suivantes : Quel est ton maître? Quelle est ta religion? Quel est ton prophète? Si l'homme fait les réponses convenables, il s'endort et ses osse-

« ras, — qui est-ce qui t'aidera ? — Depuis longtemps  
 « les années t'atteignaient pour t'éveiller, — mais tu  
 « feignais de sommeiller ; — on avait beau te désabuser  
 « et t'avertir, — tu as refusé de te convertir. — Devant  
 « les amples exemples tu faisais l'aveugle ; — devant la  
 « clarté de la vérité tu méconnaissais la règle. — Mainte  
 « fois la mort s'est présentée à tes yeux, — mais tu  
 « es oublieux ; — mainte fois le sort t'a présenté un  
 « remède — pour ton aide ; — tu le voyais, — mais ne  
 « l'employais. — Tu aimes mieux prendre une obole  
 « — que d'apprendre une parabole ; — élever un édi-  
 « fice de géant — que de prélever un bénéfice pour  
 « l'indigent ; — solliciter un subside temporel — que  
 « de te féliciter d'un guide spirituel. — Tu préfères  
 « les oripeaux et la vaine parure — au repos de la vie  
 « future ; — tu connais mieux la valeur des pierres —  
 « que les heures des prières ; — tu aimes mieux en-  
 « chérir sur une belle moitié<sup>1</sup> — que de secourir le  
 « pauvre avec amitié ; — les bons morceaux te sont  
 « plus précieux — que les beaux morceaux des livres  
 « religieux ; — tu sais mieux dire une gravelure —  
 « que de lire l'écriture. — Tu prêches aux autres d'être  
 « généreux, — pour toi, tu le trouves onéreux ; — tu

ments jouissent d'un doux repos ; si, au contraire, il ne sait pas ré-  
 pondre, des châtimens terribles lui sont réservés.

<sup>1</sup> On sait que chez les Orientaux le mari acquiert sa femme par  
 un cadeau qu'il fait à son père, et qui varie selon les qualités de  
 la femme et de sa famille. Le même usage existait chez les anciens  
 Germains, dont Tacite dit : « *Dotem non uxor marito, sed uxori*  
 « *maritus, offert.* » Chez les Arabes, ce cadeau s'appelle *mahr* ou  
*sadouka*.

« te récries contre l'ingratitude, — et tu oublies la  
 « gratitude; — tu te défends contre l'injustice, —  
 « mais tu n'exerces pas la justice; — tu crains le  
 « mortel, — et tu braves l'éternel.

« Malheur à toi, mortel frivole

« Qui, plein d'erreur et plein de songes,

« Demeures toujours dans l'ivresse,

« Sans revenir de tes mensonges.

« Viderais-tu l'amer calice,

« Si tu savais où tu te plonges?»

Et là il cessa ses clameurs — et sécha ses pleurs,  
 — et il reprit son sac de voyage — et son bâton de  
 pèlerinage. — Lorsque la foule vit ses préparatifs —  
 et son départ hâtif, — chacun mit la main dans la  
 bourse — pour lui faire goûter une goutte de sa  
 source, — en lui disant, c'est pour subvenir à tes besoins  
 — ou pour porter à tes amis de tendres soins. — Il  
 l'accepta en baissant les yeux, — et les remercia en  
 faisant ses adieux. — Il congédia ceux qui tâchaient  
 de le suivre, — pour leur cacher sa manière de vivre,  
 — et il les renvoya de bonne manière, — pour qu'ils  
 ne connussent pas sa tanière. — Hareth ben-Ham-  
 mâm dit : Je le suivis en cachette, — et sans qu'il  
 me vit, je me mis en vedette. — Arrivé sur son ter-  
 rain, — il se glissa dans un souterrain; — je lui laissai  
 le temps de délier ses souliers — et de laver ses pieds  
 souillés. — Ensuite je m'avance rapidement — et je  
 m'y lance brusquement; — et voilà notre homme  
 aux graves préceptes — vis-à-vis d'un brave adepte,  
 — et devant eux des tartines de fleur de farine,

— d'un cabri rôti la savoureuse poitrine — de vin pétillant une mousseuse chopine. — « Ah! dis-je, « est-ce là ta vie intérieure — et ta conduite supérieure? » — Alors il rougit de chaleur — et rugit de fureur; — et par le regard qu'il me lançait, j'étais terrifié, — et je pensai d'être pétrifié. — Mais peu à peu sa fureur expira, — et sa bonne humeur l'inspira; — et, avec un air moins sévère, — il récita ces vers : —

« Je me revêts du froc pour faire bonne chère,  
 « Et je tends mes filets à tout bord de rivière.  
 « Je fais de mes sermons mainte espèce de rets,  
 « Pour prendre le gibier, selon toute manière.  
 « Poussé par le destin, j'use de toute ruse;  
 « Je poursuis le lion jusque dans sa tanière.  
 « Du sort je puis sans peur voir les vicissitudes;  
 « Je ne tremble jamais ni ne marche en arrière  
 « Ce n'est pas un cœur bas, ni la vile avarice  
 « Qui me mène à la source où je me désaltère.  
 « Si le sort était juste, on ne verrait jamais  
 « Les méchants dominer sur l'entier hémisphère. »

Ensuite il me dit : « Viens ici et récrée ton âme, —  
 « ou, si tu aimes mieux, reste là et déclame. » — Je  
 clignai les yeux — et je lançai à l'élève un regard curieux. — « Je t'en conjure, lui dis-je, par celui qui  
 « détourne le dommage; — que tu me fasses connaître  
 « ce personnage. — C'est, répondit-il, Abou-Zéid le  
 « Saroudji, le phare des orateurs, — la tiare des litté-  
 « rateurs. » — Et je m'éloignai, je vous l'assure, —  
 tout émerveillé de cette aventure.

## TROISIÈME MAKAMA.

## LES DUCATS.

Hareth Ben-Hammâm raconta :

Je me trouvai un jour dans une réunion, — où régnait toujours une tendre union; — où les soucis des amis furent toujours partagés, — où les malheurs des demandeurs furent toujours soulagés. — Et lorsque nous engageâmes d'aimables conversations, — et que nous nous égayâmes par d'agréables improvisations; — en jouissant des attraits d'une gracieuse éloquence — et en bannissant les traits de la hideuse médisance, — il se présenta à nous un boiteux personnage, — en misérable équipage, — et il dit : « O brillants mé-  
 « téores de l'humanité, — vaillants matadors de la  
 « société, — je vous souhaite un matin heureux, —  
 « un déjeuner savoureux. — Jetez un regard de com-  
 « passion — sur un ancien compagnon — qui fréquen-  
 « tait souvent votre réunion matinale, — qui présentait  
 « des présents d'une main libérale, — qui possédait  
 « des biens, — des terrains, — qui régalaît ses hôtes  
 « — d'anecdotes. — Hélas ! le destin au visage austère  
 « — a changé les festins en ravage et misère; — le  
 « sort envieux m'a accablé de lassitudes, — de noires  
 « vicissitudes; — je ne tiens rien — dans ma main;  
 « — plus de liaison — dans ma maison; — ma bourse  
 « est vide, — ma source fétide, — mes appartements  
 « encombrés, — mes vêtements délabrés, — mes tables

« desservies, — mes étables dégarnies ; — il ne me  
 « reste — pas un zeste — pour que j'achète un petit  
 « pain, — une miette pour mes bambins. — L'envie  
 « elle-même se désespère — de notre misère ; — la  
 « haine elle-même s'approche en deuil — de notre  
 « seuil ; — notre chaussure est l'enflure, — l'amertume  
 « notre nourriture, — notre ivresse — la tristesse ; —  
 « de nos nuits, l'insomnie<sup>1</sup> — est la compagnie ; — une  
 « pierre notre chevet, — la terre notre duvet. — Heu-  
 « reux si l'heure prédestinée — accomplit notre desti-  
 « née, — si notre sort s'achève, — si la mort nous  
 « enlève. — Trouverai-je parmi vous un cœur géné-  
 « reux, — un remède à ma souffrance, — un aide à  
 « ma subsistance ? — J'en jure par celui qui m'a fait  
 « sortir d'une noble souche — qu'aujourd'hui je n'ai  
 « rien mis dans ma bouche, — que pour ce soir je  
 « n'ai pas de couche. » — Hareth Ben-Hammâm dit :  
 Au récit de son malheur, — j'eus le cœur — navré de  
 douleur ; — et, pour soulager son indigence — et  
 encourager son éloquence, — je tirai de ma bourse  
 un ducat — d'un brillant éclat, — et je lui dis : « Fais  
 « une pièce de vers à sa louange, — et tu auras la  
 « pièce entière en échange. » — Et il n'hésita pas un  
 instant, — et il récita sur-le-champ les vers suivants :

« Qu'il est beau ce rond jaune et d'un éclat riant !

« Il parcourt l'univers de l'ouest à l'orient ;

« Et son métal sonore, et son lustre brillant,

<sup>1</sup> L'original porte : « nous nous fardons d'insomnie. » On sait que les Orientaux se peignent les yeux d'une espèce de fard qu'ils appellent *cohool*.

« Rend le riche joyeux par son air sarrisant,  
 « Toute affaire prospère à lui se mariant.  
 « Que le mortel chérit son regard sémillant !  
 « On le dirait des cœurs soufflé vivifiant,  
 « Si ma bourse l'enferme, alors je suis régnaant,  
 « Fût même ma tribu dans un sort défaillant.  
 « Quelle belle lueur, ô quel feu pétillant !  
 « Que sa splendeur rayit le pauvre mendiant !  
 « Tel maître vous prescrit plus d'un ordre effrayant,  
 « Qui sans lui resterait docile et suppliant.  
 « Devant lui le chagrin se dissipe en fuyant.  
 « Telle lune s'éteint, pour lui s'humiliant.  
 « Et l'on a vu maint homme, en son courroux bouillant,  
 « Adouci devant lui, prendre un ton bienveillant ;  
 « On a vu des captifs qui, sur lui s'appuyant,  
 « Furent sauvés, au jour un chemin se frayant.  
 « Je voudrais l'adorer en le glorifiant ;  
 « Mais je crains, grand Allah, ton pouvoir foudroyant. »

Et il me tendit la main — et me dit à la fin : —  
 « L'homme d'honneur dégage sa promesse, — car le  
 « tonnerre présage l'averse<sup>1</sup>. » — Je lui donnai le du-  
 cat, — qu'il invoqua — en lui disant : « Mon cher,  
 « — c'est de bon cœur. » — Il mit dans sa bouche  
 ses épices — et dit : « Que Dieu vous soit propice ! »  
 — Et après s'être acquitté de son remerciement, — il  
 voulut nous quitter dans le moment ; — mais j'étais  
 si enchanté — de ce qu'il avait chanté, — que je  
 m'entêtai de le retenir ; — et je me serais endetté  
 pour le réjouir. — Et pour qu'il chantât, — je tirai un  
 second ducat, — et je lui dis : « De flétrir son ravage

<sup>1</sup> L'eau, la pluie, en général l'humidité, est chez les Arabes l'image de la générosité.

« — te sens-tu le courage? » — Il n'y avisa guère —  
 et improvisa de cette manière : —

« Qu'il est laid le trompeur, le traître diabolique!  
 « A deux faces, jaunâtre et jamais véridique.  
 « Si vous l'examinez, à vos yeux il indique,  
 « Et de l'objet aimé la splendeur magnifique,  
 « Et du sombre amoureux la pâleur morbifique.  
 « Les vertueux ont dit : Quiconque s'y applique,  
 « Haï du Créateur, est un vil hérétique.  
 « Sans lui vous ne verriez au monde pacifique,  
 « Ni crimes à punir, ni vol, ni fraude inique.  
 « Pour l'avare la nuit n'aurait point de panique.  
 « Pour le créancier, pas de délai juridique.  
 « Ni charme préservant d'en vieux maléfique.  
 « Si le pervers vous aide en un moment critique,  
 « Ce n'est qu'en s'enfuyant; son chemin est oblique.  
 « Heureux qui sait honnir ce métal magnétique,  
 « Et n'est pas ébloui par son lustre magique;  
 « Qui dit avec dédain à ce bien chimérique:  
 « Loin de moi! je te hais; ta faveur je l'abdiqne. »

Je lui dis : « Tu réjouis par ta faconde — comme  
 « la pluie qui abonde; » — et il me répondit : « Garde  
 « pour toi tes caresses — et garde-moi tes promesses. »  
 — Je lui sacrifiai de nouveau — et je le gratifiai d'un  
 second cadeau, — en lui disant : « Loue la divinité  
 « — de sa bonté. » — Il joignit la pièce bien-aimée —  
 à sa sœur aînée; — et, se louant de sa matinée, — il  
 quitta la loge — et fit l'éloge — de la société — et de  
 sa générosité. — Alors mon cœur me dit que c'était  
 Abou-Zéid, notre rusé personnage, — et son pied  
 estropié un pur badinage. — Je le fis revenir et je lui  
 dis : « On reconnaît la monnaie par son empreinte;

« — mais va droit sans crainte. — C'est toi , me dit-il ,  
« mon cher Ben-Hammâm , — je te salue de toute  
« mon âme ; — puisses-tu vivre heureux — parmi les  
« généreux ! — Oui , dis-je , je suis de tes amis fidèles ;  
« — donne-moi donc de tes nouvelles. — Mon cher ,  
« me dit-il , mon terrestre voyage — se partage — entre  
« les soupirs — et les plaisirs ; — un jour , dans l'orage  
« — je fais naufrage ; — demain , un doux zéphyr me  
« soulage. — Mais pourquoi , dis-je , contrefaire le boi-  
« teux ? — pour un homme comme toi c'est honteux. »  
— Alors son sourcil se fronça , — et le souci s'annonça ;  
— et en me tournant son revers , — il murmura ces vers :

« Ce n'est pas par plaisir que je fais le boiteux ,  
« C'est afin de frapper au seuil où l'on soulage.  
« Je suis libre , mon frein est jeté sur mon dos <sup>1</sup> ,  
« Je m'étends à loisir dans un grand pâturage.  
« Et si vous me blâmez , je vous dis : Excusez ,  
« On ne peut accuser un boiteux personnage. »

---

<sup>1</sup> Ceci , dit le commentaire arabe , est une expression proverbiale , prise de l'usage qu'ont les Arabes , lorsqu'ils font paître le chameau , de lui jeter la corde sur le dos ; car en la laissant traîner elle pourrait l'empêcher de paître.